452

FLEURS ENFANTINES

OUVRAGE ILLUSTRÉ

CONTENANT LES

PORTRAITS DE SOIXANTE-DIX-SEPT DE NOS ENFANTS CANADIENS
ET DES PAGES SPÉCIALEMENT ÉCRITES PAR DE NOS
MEILLEURES PLUMES CANADIENNES.

UNIQUE EN SON GENRE.

HERMINE LANCTOT.



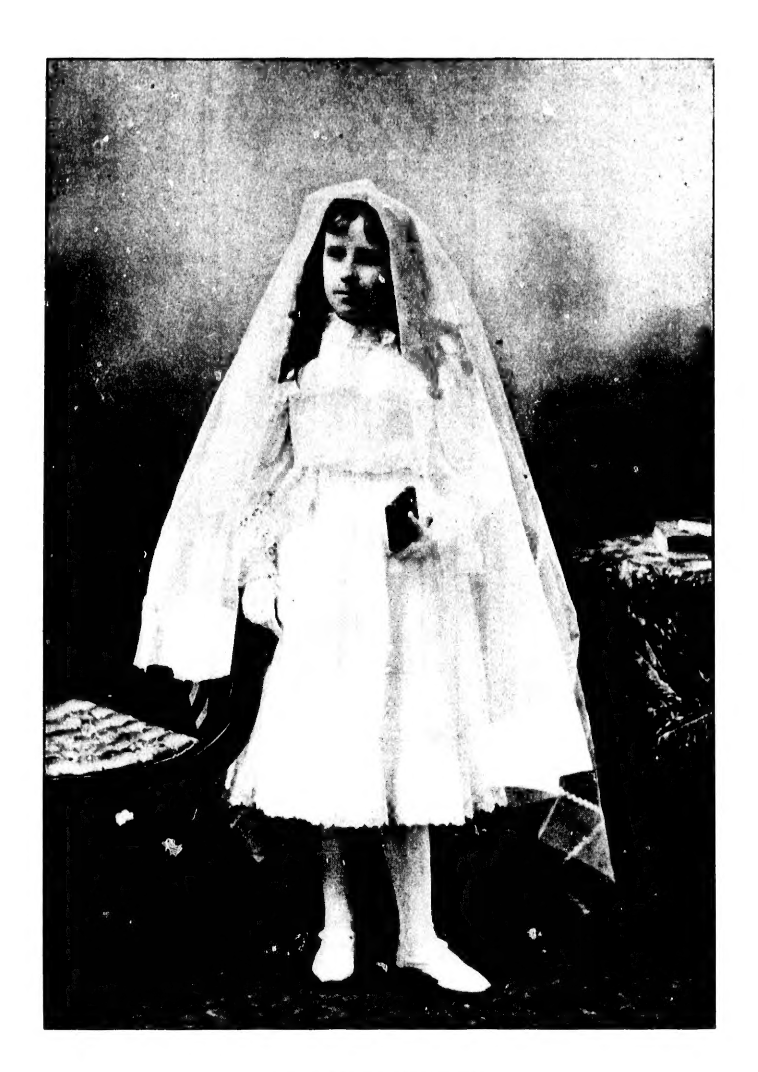
CIE D'IMPRIMERIE GUERTIN
MONTRÉAL.

Enrégistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf, par HERMINE LANCTOT, au Bureau du Ministre de l'Agriculture, Ottawa.

HQ785
L32x
844103
McLennan
(Fr. Can)



" L'enfant, c'est un ange envoyé à sa mère pour la préparer aux joies du ciel ; c'est une plante frêle et délicate qui doit devenir un grand arbre chargé de tous les fruits de vertu ; c'est une fleur près d'éclore et qui doit embaumer une existence entière ;— l'enfant ! c'est la créature bien-aimée de Dieu . ."

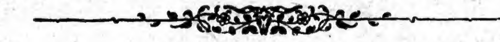


LA COMMUNIANTE.

étendues à plat. Autant de fautes il a commises, autant il reçoit de coups de planchette. Les Chinois sont partisans du proverbe italien : " La lettre entre avec le sang."

Enfin, pour compléter le tableau, ajoutons que tandis que nos collégiens s'époumonent à chanter leur leçon dans les quatre tons que comporte la langue chinoise, leur corps tout entier est en mouvement, pour bien marquer le ton particulier de chaque mot. La tête s'incline d'arrière en avant, de droite à gauche ; les pieds battent la mesure ; les mains frappent sur les bancs, comme sur un tambour. Et cependant, répétons-le, malgré tout ce tapage, nos collégiens ne se gênent nullement l'un l'autre ; chacun s'occupe à sa besogne, sans s'occuper du voisin, sauf un cas de collision fortuite entre les têtes qui battent la mesure. Pour lors on se fait les gros yeux pendant quelques instants ; puis chacun reprend de plus belle sa chanson.

Un détail typique. A crier ainsi toute la journée, la voix finit par s'enrouer. C'est pourquoi il y a toujours dans la classe un grand pot d'eau où chacun va s'humecter le larynx quand il se sent faiblir."



regardent qu'avec terreur et respect, car "le porte-lunettes" c'est le maître d'école.

Parlons maintenant des élèves. Ils sont là, rangés trois par trois, et jolis à croquer avec leur tête bien rasée, la queue de cheveux proprement tressée, et leur frais costume de toile bleue. Mais leur système d'étude est la chose la plus drôlatique du monde.

En Europe, un bon écolier doit rester tranquille à son banc et se taire. Et je sais certain missionnaire de Mongolie qui, pour y avoir manqué, fut plus d'une fois envoyé méditer à genoux dans le coin de la classe. En Chine, au contraire, un écolier digne de son nom, doit se remuer, sauter et crier, si bien qu'au moindre arrêt, la férule du "porte-lunettes" lui apprendra qu'on n'est pas en classe pour se reposer.

Et si je dis "crier" n'allez pas croire que j'exagère. Non; ils crient de toute la force de leurs poumons. C'est ainsi qu'en ce moment où je vous écris, je les entends fort bien; et cependant leur classe est séparée de ma chambre par tout un corps de bâtiment.

Ajoutez à cela que, pour augmenter le vacarme, chacun chante et crie sa propre leçon, sans s'inquiéter de celle que chantent les autres. Chacun est à son affaire, et dès qu'il a appris une page, s'en va la réciter devant le maître. Et, comme si ces Chinois devaient tout faire à l'inverse de l'Europe, l'élève, qui va réciter sa leçon, près du maître, tourne le dos à celui-ci, probablement afin de ne pouvoir lire dans son livre.

La récitation finie, l'élève se retourne et présente ses mains

— Mon enfant, dit la bonne mère, elle est l'image d'une petite fille de ma connaissance qui n'a pas su trouver dans la poche de sa robe neuve, une aumône pour les pauvres. A quoi sert de charmer les regards, si le cœur est dépourvu du parfum de la charité ?

H. B.



La Fleur Artificielle

Laure est en grande toilette, tout de neuf habillée.

Comme il y eut, jadis le petit Chaperon Rouge, on la pourrait nommer la petite rose pompon, tant elle ressemble à cette fleur mignonne sous son costume et son chapeau d'un charmant rose pâle. Cette nuance s'harmonise si bien avec la fraîcheur de son teint, la douceur de ses yeux de pervenche, et le reflet doré de ses boucles soyeuses, qu'à la promenade, en la voyant passer, on répète plus d'une fois : Oh ! la gentille enfant !

Ce compliment parvient aux oreilles de Laure, qui n'y est point insensible. Tellement elle est préoccupée bientôt de sa personne pomponnée, qu'elle en oublie de donner, comme elle a coutume de le faire, son petit sou au premier mendiant qu'elle rencontre.

— Lolo, lui dit sa maman le soir, admire la belle rose artificielle que je viens de placer dans la jardinière du vestibule.

Et Laure de plonger bien vite dans la rose son joli petit nez, comme l'abeille l'eût fait de son corsage d'or.

— Oh ! maman, votre fleur ne me ravit pas... elle n'a point de parfum.

UNE ECOLE EN CHINE

Parmi mes jeunes lecteurs et lectrices, est-il quelque enfant familier avec le titre ci-haut ? Connait-on ce qu'est une école chinoise ?

Pas plus en notre Canada qu'en Europe peut-être, on a l'idée de ce qui se passe derrière ces fenêtres garnies de papier.

J'emprunterai donc aux " Missions en Chine et au Congo " l· description typique d'une école en Chine.

" Et d'abord, à tout seigneur tout honneur. Admirez ce gros bonhomme, joufflu e· rebondi, qui est assis là, les jambes croisées, comme nos tailleurs, devant une petite table. Jamais président d'un collège européen n'eut une pose plus majestueuse, des gestes plus dignes, un air plus convaincu de l'importance de ses fonctions. Pour achever le portrait, ajoutons que tout le jour durant, il fume sa longue pipe chinoise, que le pot de thé national est déposé sur la table, et que le personnage porte sur le nez, solidement agrafée derrière les oreilles, une paire de lunettes, dont les verres en cristal noirâtre ont environ 8 centimètres de diamètre. Ces lunettes, dont la robuste monture en cuivre peut défier les siècles, les élèves ne les

La Communiante

Elle n'a pas douze ans, elle ignore son âme ;
Mais on ne sait quel air grave et doux, ce matin,
S'épand de son beau front à ses pieds de satin,
Et fait, de cette enfant, déjà, presque une femme.

Sous ce brouillard de tulle et sous ces plis brodés,
Palpite un cœur naïf empli d'un grand mystère ;
Un esprit pur voit Dieu redescendre sur terre
Pour le petit et l'humble, amis qu'Il s'est gardés.

Le regard seul trahit le bonheur qui l'inonde,
Doucement lumineux comme une aube de mai.
Le sourire charmant, dirait-on, s'est fermé
Sur ce divin secret qu'il faut celer au monde.

Le monde ! Eh ! que sait-il des mystiques douceurs,
De la paix, du silence où l'Esprit de Dieu passe ?
Il ne voit d'autres biens que ceux dont on se lasse ! . . .
Cachez-lui votre ivresse, et priez, blanches sœurs ! . . .

M. B.



Bébé dit sa prière . . .
Chut !



La fillette
aux fleurs !



QUAND SERONS-NOUS DES HOMMES ?

Quand serons-nous des Hommes?

—Quand vous serez des hommes, mes enfants ? Ecoutez-moi bien ; c'est un vieux qui vous parle :

Etre un homme, ce n'est pas avoir vingt-cinq, trente, quarante ans, être fort, être grand, porter de la barbe et des moustaches. Ce n'est pas même être marié, père de famille, propriétaire, exercer une profession, une industrie, s'occuper d'affaires, pratiquer son métier, payer des taxes et voter aux élections.

Oh non ! Etre un homme, c'est beaucoup plus que cela : c'est être quelqu'un !

Etre quelqu'un, c'est-à-dire compter pour quelque chose dans le milieu où vous a placé la

Providence ;—compter devant Dieu, d'abord, et devant les hommes ensuite.

Etre quelqu'un, c'est commander aux autres —oui, par l'exemple encore plus que par les actes ; mais, surtout, c'est savoir commander à soi-même.

Un homme, c'est une conscience ; une conscience fière, qui marche droit devant elle, sans s'incliner devant d'autre maître que le devoir.

Etre homme, c'est aimer Dieu et son pays ; c'est être utile à tous dans la mesure de ses forces, c'est n'avoir qu'une parole, c'est tenir le bien d'autrui comme sacré, c'est avoir l'amour du travail, l'enthousiasme des grandes causes, la passion du beau et du bon sous toutes ses formes et formules.

Quand vous vous reconnaîtrez dans ce portrait, mes enfants, vous serez des hommes !

LOUIS FRÉCHETTE.

Conseils d'une Abeille

❧ ❧ ❧



Ecolier qui pars pour l'école,
Garde-toi de traîner le pas ;
En chemin ne t'amuse pas ;
Mais songe à l'heure qui s'envole.
Pour ton modèle et ton symbole,
Si tu m'en crois tu choisiras,
Non pas le papillon frivole
Trop ami des joyeux ébats ;

❧ ❧ ❧

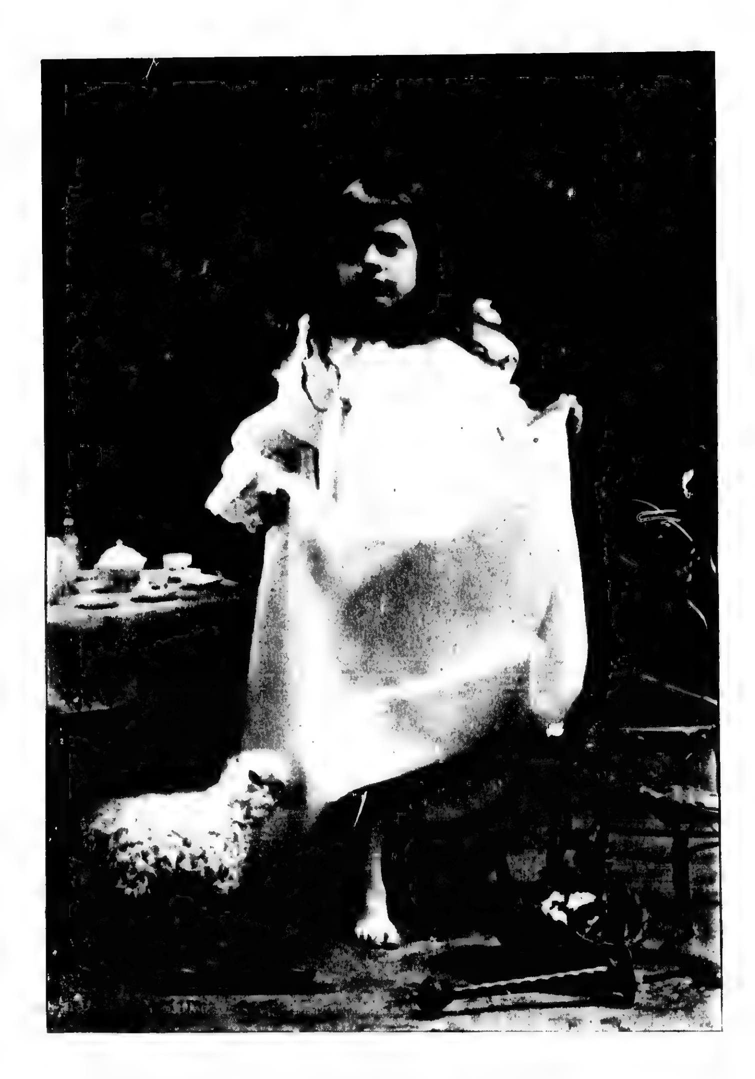


Mais l'abeille toujours pressée,
Qui butine dans la rosée
Toutes les fleurs riches en miel.

❧

" Jamais d'école buissonnière,"
Dit cette bonne conseillère
Qui voltige entre ciel et terre.

DURAND.



LE RÊVE D'UNE PENSIONNAIRE.

LE REVE D'UNE PENSIONNAIRE

Il faisait bien froid; le vent mugissait à travers les arbres dépouillés de la cour.

J'étais dans mon lit bien chaudement *pelotonnée*, et il me souvient que je murmurais une prière en pensant à tant de pauvres petits enfants qui, moins heureux que moi, souffraient et pleuraient à cette heure.

Et il me sembla que je vis s'avancer un vieillard courbé sous un lourd manteau de neige qui l'enveloppait; il avait une couronne de glaçons sur la tête, des bagues de givre à chaque doigt et des lèvres bleuies.

Et à mesure qu'il marchait, de son manteau, de sa longue barbe, de ses mains, la neige tombait à flocons, et autour de ma couchette elle s'accumulait toute blanche.

— Qui êtes-vous ? criai-je, tremblante de froid et de terreur.

— Ne t'effraye pas, ma petite, répondit lentement le vieillard; je suis l'*Hiver*, et je viens faire ce soir mon entrée au pensionnat, pour aller ensuite parcourir les rues et les autres demeures.

Tandis qu'il parlait, son souffle glacé arrivait jusqu'à moi et me gelait. Je n'y pris pas garde, et me ressouvenant de la prière que je faisais pour les malheureux avant de m'endormir, je joignis mes mains grelottantes, et je lui dit :

— Oh ! puisque vous voilà, seigneur *Hiver*, laissez-moi vous adresser une prière, elle n'est pas pour nous, qui ne manquons ni de chauds vêtements, ni de feu dans nos classes, mais pour tant d'autres qui manquent de tout. Seigneur *Hiver*, ne soyez pas trop rigoureux.

N'écoutez pas celles qui demandent beaucoup de neige pour étaler leurs belles fourrures.

N'écoutez pas celles qui vous demandent une atmosphère bien piquante pour avoir la vanité de faire de grands feux dans leurs cheminées et de donner de brillantes soirées.

Songez au galetas sans feu où travaille nuit et jour la pauvre veuve courageuse.

Songez au lit sans drap où grelotte le vieillard infirme.

Songez aux pauvres poitrines qui toussent et auxquelles le froid fait tant de mal.

Epargnez le petit enfant de la rue, qui vient chanter sa chansonnette en tendant sa main gonflée et rougie par les frimas.

Epargnez aussi les petits oiseaux du bon Dieu que la froidure fait mourir.

Et le vieillard souriant me répondit :

— Hélas ! hélas ! enfant, ma route est tracée, et ma mission fixée d'avance ; le grain de blé m'attend pour mûrir sous la terre que je

recouvre de neige; l'arbre à fruit me réclame pour faire périr les insectes qui, au printemps, dévoreraient ses racines; l'atmosphère elle-même demande que je la purifie des miasmes de l'été.

Et c'est pour réparer le mal involontaire causé par mon passage que je suis venu auprès de toi; tu peux changer en joie les larmes que je fais couler. Regarde.

Et sa main raidie tirant un rideau qui était là devant moi comme pour cacher l'avenir, j'aperçus une profusion de choses brillantes; livres, jouets, bonbons, au-dessus desquelles je lus ces mots: *Etrennes pour les pauvres.*

Mais la cloche sonna, je m'éveillai en sursaut, et ma première pensée fut celle-ci: *Oui, oui, je partagerai mes étrennes du jour de l'an avec les pauvres et les malades.*

P. d'O.



L'ETOURDI.*

—Hola, hé! Monsieur?

—Qu'est-ce qu'il y a ?

—C'est votre bonne qui vous dit de vous lever; il est cinq heures.

—Qui te l'a dit ?

—La montre!

—Comment se porte-t-elle ?

—La montre?

—Eh! non, maman ?

—Bien.

—Tant pis!

—Tant pis que votre maman se porte bien ?

—Eh! non, qu'il soit cinq heures; je vais me lever.

—Monsieur, voici votre tasse de lait que je mets sur votre table de nuit.

En attendant que le lait refroidisse, l'étourdi s'habille, mais comme il pense à autre chose, il fait tout de travers: il prend son habit pour son pantalon, et il passe ses jambes dans les manches, et

comme elles ne peuvent pas y entrer, il se dit tout étonné: "Tiens, mes jambes ont donc bien grossi depuis hier! J'entrais si facilement dans mon pantalon!" Il fait des efforts, il pousse, il est rouge comme un coquelicot; il pousse encore, le pantalon crève. "J'y suis enfin, s'écrie le brouillon, il est déchiré, mais tant pis; je le garderai pour descendre, et maman me donnera l'autre pour réparer celui-ci; mettons ma veste de chasse."

Il prend alors son pantalon, et passant ses bras dans les étuis des jambes, il est surpris d'y entrer si facilement. "Tiens, se dit-il, mes bras ont donc bien diminué depuis hier! J'avais toutes les peines du monde à y entrer, et aujourd'hui j'y entre comme dans un sac de farine! Bah! il n'importe, pourvu que je sois habillé."

— Michel! Michel!...

— C'est la voix de papa.

— Il est bientôt six heures; vous ne saurez pas vos leçons; je me fâcherai.

L'enfant, qui aime son père, se hâte d'achever sa toilette après avoir répondu, et la précipitation qu'il y met, jointe à sa distraction naturelle, augmente le désordre bizarre de son accoutrement. Il prend une serviette pour sa cravate et se la passe autour du cou, puis, prenant sa cravate pour sa serviette, il en trempe le bout dans sa tasse de lait qu'il prend pour sa cuvette, et il se lave le visage avec du lait sucré...

— Michel! Michel!

— Je descends, papa, je descends. Ah ! mon Dieu ! où est donc ma casquette ? Ah ! la voici.

Il prend une vieille coiffe de sa grand'maman et se la met sur la tête, puis il cherche ses pantoufles fourrées ; il croit les voir sur le tapis, et sans regarder il veut en mettre une, il glisse son pied et n'y peut entrer, et comme il appuie, la pantoufle s'agite en criant : Miaou, miaou !

C'est un chat qui lui griffe les jambes et s'enfuit en courant.

L'enfant le poursuit, et, arrivé devant la chambre de ses parents, il y entre pour les embrasser et leur dire bonjour ; mais son père le prend, l'enlève dans ses bras, et le plaçant devant une glace, il lui dit : " Tiens, regarde, Michel, et dis-moi le nom de cet étourdi."

— C'est le chat, s'écrie l'enfant qui sent une douleur aux pieds.

On refait sa toilette ; Michel est habillé convenablement.

— Prends tes livres, lui dit son papa, tu vas étudier tes leçons, et quand tu les sauras, je te les ferai réciter ; je reste exprès pour cela. Allons, à l'ouvrage.

Michel est obéissant : il s'assied devant une table, son La Fontaine à la main, et tout en étudiant, il prend une boîte de pains à cacheter pour une boîte de pastilles et il en mange ; mais qu'importe ; il étudie. Il a déjà appris presque tout son La Fontaine et son papa le lui fait repasser.

Au bout de dix minutes : Je sais ma leçon dit Michel.

— Voyons, dit le papa, et Michel lui donne le livre.

— Commence, mon ami.

— J'y suis, et Michel, qui pense à autre chose, dit :

La cigale ayant chanté
Tout l'été......
Tenait en son bec un fromage.
Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Lui tint à peu près ce langage :
Vous avez bien raison d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Lecteurs, c'est pour vous que j'écris ;
Eh bien ! chantez maintenant.

— Que me chantes-tu là, s'écrie le père en jetant le livre sur la table.

— Je ne chante pas, papa, je récite.

— Tu penses à autre chose, Michel ; tu es un distrait ; tu me dis un vers d'une fable, et puis un vers d'une autre ; c'est mal, très mal, cela me fait de la peine.

Michel, qui est sensible, voyant son papa fâché, prend une bonne résolution, et songeant à ce qu'il va dire, il récite douze fables de suite sans faire une faute.

Son papa l'embrasse et lui recommande d'être toujours attentif comme il vient de l'être : " Mon bon enfant, dit-il, il faut te corriger de ta distraction. Tu n'es pas méchant, non certes, tu aimes et tu respectes tes parents et tes maîtres ; quand tu rencontres un pauvre qui souffre, ton cœur est touché et tu lui donnes une partie et quelquefois tout l'argent de tes menus plaisirs. Cela est bien, très bien, mon ami ; mais si tu continues à ne prêter aucune attention à ce que

tu fais, si tu es dans dix ans aussi distrait que tu l'es aujourd'hui, on se moquera fort de toi dans le monde, et tu seras très malheureux. Prends-y garde, tandis qu'il est encore temps, et dis-toi à tout moment : Voyons, de quoi suis-je occupé ? Que m'a-t-on dit de faire ? De quoi est-il question ? Adopte cette méthode, et tu seras bientôt guéri de ta distraction.

* Extrait des *Nouvelles leçons de lecture courante*, par J. Creutzer et Wirth.





Ils sont venus de bien loin, ces chers petits enfants, pour se mêler à nos "fleurs enfantines." C'est que sous le drapeau étoilé, une jeune et pieuse mère sait garder leur cœur canadien-français, malgré tout !





SOMMES-NOUS JOLIES?

Sommes-nous Jolies?

Oui, sans doute, vous êtes jolies, mes mignonnes.

On l'est toujours à votre âge, que les minois soient plus ou moins parfaits, car la candeur et la pureté, ces charmants attributs de l'enfance, se passent bien de la régularité des traits.

Vous grandirez, mais cette beauté sans rivale de l'âme vous suivra encore; pour la conserver, il suffit de le vouloir. Et vous le voudrez, je le lis déjà dans vos yeux si clairs et si intelligents.

L'essentiel, voyez-vous, pour une femme, ce n'est pas, d'être une beauté merveilleuse quoiqu'on en puisse dire, mais d'être bonne, modeste et

douce. Ces radieuses vertus resplendissent toujours au front de celles qui les possèdent, et répandent sur toute leur personne une grâce qui demeure.

En attendant, mes mignonnes, que vous puissiez comprendre ces graves problèmes, soyez les jolies petites filles, qui réjouissez aujourd'hui nos yeux dans cet album.

N'est-ce pas de vous que le poète a dit:

> . . . . Un Dieu créa dans nos misères
> Les baisers des enfants pour les larmes des mères.

FRANÇOISE.



Comment une Chenille devient Papillon

Quel enfant s'est préoccupé jamais de savoir les différentes phases que subit le gracieux papillon, avant de devenir la victime sans défense de leurs premières cruautés ?

" Tous les papillons ont commencé par être des chenilles, petits animaux rampants, sans ailes et très voraces. Les chenilles vivent sur les feuilles, parfois dans l'intérieur des fruits ou même des tiges. Elles ne sont pas toutes laides, comme on le dit souvent : il y a des espèces qui sont ornées de vives couleurs, brunes, bleues, vertes, jaunes, rouges. D'autres sont tachetées, veloutées ; d'autres sont couvertes de longs poils ; d'autres en portent seulement de petites touffes comme des aigrettes. Chaque espèce différente vit sur certaines plantes et épargnent les autres ; ainsi la chenille des orties ne pourrait se nourrir de feuilles de saule ni de feuilles de chou. Les chenilles sont très voraces, et quand elles sont en grand nombre, elles causent beaucoup de dégâts dans les arbres, dont elles dévorent les feuilles ou les fruits.

Quand la chenille est arrivée à toute sa croissance, elle cesse de manger; sa peau se durcit. Elle prend une forme qui rappelle un peu celle d'un poupon de carton étroitement emmaillotté; on dit alors qu'elle est devenu *chrysalide*. Certaines chenilles appelées *chenilles fileuses*, avant de devenir chrysalides, filent un cocon dans lequel elles s'enferment. Le *ver à soie* est une de ces chenilles fileuses. Le cocon filé ressemble assez à un peloton d'un fil excessivement fin.

Tandis que la chenille est renfermée dans sa peau racornie de chrysalide, comme dans un étui, elle se transforme peu à peu. Il lui pousse des ailes, une trompe... Un beau jour l'animal brise l'envelope et sort de l'étui; il est devenu papillon! Le gracieux habitant de l'air se dégage lentement, étend et secoue ses ailes, puis il prend son vol."



de
un
lors
illes
elles
Le

e de
Il
prise
ieux
puis









la
poé
inc
en

alle
sur
car

des
all

rou
d'a
lac
écl
fou
pe

CONQUIS

L'instabilité de mes goûts légèrement nomades et les hasards de la fortune m'avaient, ce jour là, conduite vers l'un de ces coins poétiques où la nature déploie des coquetteries dont on la croit incapable, jusqu'au moment où une circonstance fortuite nous met en présence de ses enchantements.

Nous traversions l'une de ces régions admirables qu'il nous faut aller chercher dans les Provinces Maritimes, quand un léger accident survenu à la locomotive qui nous emportait nous arrêta en pleine campagne.

Le premier instant d'étonnement et de frayeur passé, les voyageurs descendirent et se mirent à explorer les lieux, tandis que les employés allaient chercher de l'assistance à la gare voisine.

Depuis bientôt trois heures que j'étais installée dans un salon roulant, sans autre compagnon qu'un livre, je n'étais pas fâchée d'aller respirer un peu l'air attiédi et parfumé que nous envoyait le lac Témiscouata dont j'avais déjà aperçu, à travers les arbres, des échappées qui avaient éveillé en moi des visions de rêve et un désir fou de glisser sur ses ondes bleues, en laissant mes doigts tracer de petits sillons où le soleil mettrait des mirages d'opale.

Aussi, je puis bien le dire, je n'étais vraiment pas trop ennuyée de l'incident qui jetait ainsi ce grain d'imprévu dans mon voyage et j'en profitai pour m'avancer un peu vers la nappe azurée qui miroitait à quelque cent pas, saturant l'air des senteurs pénétrantes de varechs et d'algues marines garnissant les bords comme les contours festonnés d'une écharpe immense.

Il y avait quelques minutes que je m'étais établie sur un mamelon moussu qui semblait un banc désigné pour s'asseoir et rêver quand, tout à coup, un léger bruit de branches froissées me fit tourner la tête. Je vis, blotti et se dissimulant dans les grands joncs, un garçonnet de sept ans au plus, me regardant avec des yeux surpris et courroucés, qui me firent songer à ceux que durent braquer sur le découvreur de notre sol d'Amérique, les indigènes qui contemplèrent pour la première fois, des hommes ne ressemblant à aucun des peuples qu'ils connaissaient déjà et qui leur parlaient un langage inconnu.

Je lui fis de la main et de la voix l'invitation d'approcher. Il y répondit en s'éloignant davantage.

Ah ! pensai-je, c'est un sauvage, lui aussi. Seulement, il avait une chevelure dorée dont le désordre couronnait sa figure rose et joufflue d'une broussaille châtoyante, et son œil avait la couleur d'une turquoise.

Il faut pourtant l'apprivoiser, me dis-je et, subitement inspirée' je pris dans la sacoche que je portais à l'épaule, une belle orange aux formes bronzées et la lui montrant de loin : " Viens chercher ceci."

La convoitise éclata sur son jeune visage, mais il s'y mêlait une nuance étrange, quelque chose comme l'amer reflet d'un soupçon haineux. De la tête il fit signe que non et recula d'un pas, sans cependant perdre de vue le fruit tentateur qui paraissait l'avoir hypnotisé.

—Tu ne veux pas venir, lui dis-je, eh bien, attrappe?—et je lançai presque à ses pieds, l'objet de ses désirs.—Il le ramassa et, sans dire merci, se prit à l'examiner avec un contentement qui éclairait sa physionomie mobile comme le flot qui clapotait discrètement tout à côté.

C'était une première victoire, j'en voulais une autre et plus complète. Cette fois je changeai l'appas:

"Tiens, accepte encore ceci."

Il sourit sans répondre. Offrant comme la première fois, je jetai, mais beaucoup plus près de moi, une pêche veloutée. Hésitant un peu, il vint cependant la prendre, et cela fait, resta planté sur place, chargé de son trésor, son attention entièrement concentrée sur le sac merveilleux d'où il avait vu sortir les excellentes choses.

Voulant terminer ma conquête, je désignai le cabas digne d'une fée et m'adressant de nouveau au petit homme: "J'ai des bonbons, approche, je vais t'en donner, je ne puis les envoyer comme cela, ils seraient perdus pour toi."

Une seconde, il parut délibérer avec lui même puis, enfin, prenant une résolution qui dut lui sembler héroïque, il s'avança en quelques bonds, et s'arrêta assez près de moi que je le saisis par sa veste et le

forçai à s'asseoir à mes côtés. Je posai sur ses genoux le contenant des succulents contenus et lui dis : " Prends ce qu'il y a dedans." Il ne se fit pas prier et s'acquitta consciencieusement. Il avait enlevé la casquette qui ne semblait tenir que par miracle sur le derrière de sa tête, retenue en place qu'elle était sans doute, par le charme irrésistible de ses cheveux blonds et, la renversant, il s'en fit un receptacle dans lequel il mit tous ses biens nouveaux.

Il était tout à fait conquis, maintenant, et rendu causeur par la fortune qui lui souriait dans son bonnet transformé en corne d'abondance. Il me dit qu'il se nommait Pierre, que son père était parti pour aller travailler loin, loin, et qu'il habitait avec sa mère et sa petite sœur dans la maison dont on voyait là-bas la cheminée à travers les arbres. Bien plus, tout en croquant une dragée ou en brisant une noix entre deux cailloux, il me raconta, dans ce langage décousu et si incomparablement séduisant, les projets qui hantaient déjà sa cervelle de gamin turbulent : Il avait hâte d'être grand pour gagner beaucoup d'argent et acheter de belles robes à sa maman et de grandes poupées à sœurette ; puis, il voyagerait, il irait " dans les chars " lui aussi......

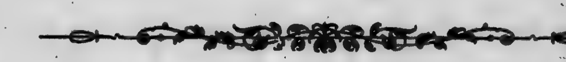
—Et quand tu trouveras, sur les bords d'un lac, un petit garçon qui se sauvera à ton approche, que feras-tu ? dis-je en l'interrompant.

Spontanément, il répondit : " Mais je lui donnerai des bonbons plein son chapeau ! "

Ce mot d'enfant me mit la joie au cœur et depuis, quand j'en rencontre un, si je ne puis lui offrir quelque autre chose, je lui donne au moins une caresse. Il ne faut, peut-être, qu'un souvenir heureux

dans la vie de quelques-uns, pour disposer leur âme à la générosité, tandis que la rudesse, brisant seulement d'une brutalité plus grande la monotonie de leurs misères, pourrait y faire une blessure qui, se gangrenant avec les années, la fermerait à tout bon sentiment.

GAÉTANE DE MONTREUIL.



Le Petit Desobeissant

Maintes fois on a défendu à Fernand de jouer avec les couteaux. Hier, il trouve sur le bureau de son père un joli canif tout neuf, et aussitôt l'envie lui vient de le prendre. La veille, justement, le jardinier lui a taillé, dans une baguette, un jolie petit sifflet ; Fernand veut en faire un lui-même.

Il entend bien une voix qui lui crie : " Ne touche pas à ce canif, on te l'a défendu ; " Fernand n'écoute pas cette voix importune. Il court au jardin, en rapporte une baguette, et le voilà bientôt dans un coin du salon, qui s'efforce de tailler son bois comme il l'avait vu faire par le jardinier.

Est-ce l'inexpérience, est-ce la crainte d'être surpris qui fait trembler sa main ? Les deux causes, sans doute ; aussi le sifflet n'avance pas.

Le dépit s'en mêle tant et si bien que, d'un geste trop impatient, notre petit désobéissant s'entaille le doigt !... Et de là des pleurs, des sanglots, sans compter la douleur.

Espérons que le petit Fernand n'oubliera pas cette leçon. Qu'il le sache bien : la désobéissance, si petite qu'elle soit, est toujours punie.

Deux proverbes, bien anciens, il est vrai, mais rajeunis par une expérience de chaque jour, nous disent :

"Qui joue avec le feu, se brûle !..."
"Qui joue avec le fer, se coupe !..."

Ma grand'mère me les répétait souvent et je les ai retenus. Tâchez d'en faire aussi votre profit.

H. DE M.



L'HABITUDE

" L'habitude rend la vie plus aisée, le travail plus facile, les relations plus agréables, la pratique du bien plus simple et plus sûre.

En revanche aussi, l'habitude familiarise avec le vice, avec le désordre, avec la paresse, même avec le crime. Il est nécessaire de veiller avec soin à ses habitudes, car une fois prises, il est extrêmement difficile de s'en dégager, elles passent dans la chair et dans le sang. Bonnes, elles rendent d'inappréciables services, soutiennent dans les moments critiques, font franchir, sans qu'on s'en doute, les passes les plus dangereuses ; mauvaises, elles entraînent toujours plus loin et toujours plus bas ; on a toutes les peines du monde à leur résister, à les refouler, à s'en dépouiller ou même à les réduire et à les affaiblir ; elles croissent et se fortifient avec le temps jusqu'à ce qu'elles s'emparent absolument de la direction et de la conduite de notre vie. C'est au début qu'il faut prendre garde. Quelques actes ne sont pas encore une habitude et l'on peut y couper court, quelques actes de plus et le pli est pris. La lutte sera plus laborieuse et d'un succès plus douteux."

Gravons profondément ces sages conseils dans nos cœurs, mes chers enfants ; et sachons ne prendre, dès aujourd'hui, que des habitudes dont nos parents, la société, la patrie, n'auront pas à rougir plus tard !

BÉBÉ JOSEPH-EDOUARD

☙ ☙ ☙



Bébé, le tapageur, l'âme de la maison,
Le choyé, le chéri, l'adorable mioche,
Le tyran qu'on apaise avec une brioche
A quitté, l'an dernier, ses langes d'enfaçon.

☙

Il marche, parle et rit, taquine sans façon,
Rêve de l'aube au soir d'une fine bamboche :
L'idée incessamment s'accroît en sa caboche,
Se brillante, et l'on voit qu'il devient grand
[garçon.

☙

Joueur de mirliton, mangeur de sucre d'orge,
Il est fier, bravade en rodomont, se rengorge
Lorsque son père dit qu'il est un chérubin.

☙

Sa mère en a conçu de l'orgueil, et, ravie,
S'attarde à désirer parfois que le destin
Devers la gloire un jour oriente sa vie.

ALBERT FERLAND.



Qui mettra
des noms
à ces
gentils
minois ?



Le Compagnon de Route

Il s'en allait tout seul, à travers le rude sentier de la vie, le vertueux jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Il s'en allait, le cœur gros mais cachant ses larmes, pressant sa main sur sa poitrine pour en arrêter les battements, et n'osant se retourner vers la demeure qu'il quittait de peur de trop s'attendrir.

Il y avait sa mère dans cette demeure, et sa mère lui avait dit : " Il faut partir, mon enfant,... et dans quelques années tu reviendras auprès de ta vieille mère qui t'attendra, solitaire, au foyer de ton enfance, et à qui tu procureras le bien-être pour ses derniers jours.

" J'aurais voulu t'accompagner, mon enfant, car il est dur et malsain à l'homme de marcher seul, je ne le puis pas ; cherche donc un ami qui t'accompagne sur la route.

" La jeunesse est attrayante ; beaucoup se présenteront ; choisis, mon enfant, et que ce compagnon soit pour toi l'Ange qui garda Tobie innocent et le ramena à son vieux père et à sa vieille mère.

— " Mais qui choisir, ma mère, et quel est le nom de l'ami que vous voulez pour moi ? "

Et la mère, embrassant une dernière fois son enfant, murmura tout bas un nom à son oreille et répéta plusieurs fois : *Lui seul ! Lui seul, mon fils !*

— Je le promets, ma mère !

***

Il s'en allait tout seul, le long du rude chemin de la vie, le vertueux jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique votonté.

Et, pendant qu'il cheminait, passa devant son regard comme une ombre lumineuse, et une voix se fit entendre :

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis la *Gloire.*

— Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit ; passe ton chemin.

***

Et plus loin, un doux frémissement parcourut son être tout entier, et une voix attrayante comme le chant du pâtre de la vallée se fit entendre :

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis le *Plaisir !*

— Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit ; passe ton chemin.

***

Et plus loin, il lui sembla que ses pieds glissaient sur le gazon et que ses membres avaient oublié toute fatigue ; et une voix suave comme la brise du matin et douce comme la parole d'une mère à son petit enfant se fit entendre :

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis l'*Affection !*

— Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit ; passe ton chemin.

***

Et comme le soir venait, et que le voyageur se sentait plus triste que le matin à cause de l'isolement de sa première journée, il éprouva tout-à-coup comme un sentiment de force qui lui était inconnu, et une voix tendre mais énergique se fit entendre :

—Me veux-tu pour compagnon de route ?

—Quel est ton nom ?

—Je suis le *Devoir !*

—Oh ! viens, viens ! C'est ton nom que ma mère m'a dit !

***

Et, quelques années après, il revenait, toujours vertueux, le jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Et il appoıtait à sa mère qui l'attendait à son foyer solitaire, le bien-être pour ses derniers jours.

P. D'O.

Le Rusé Voyageur

Un voyageur à cheval, surpris en route par un orage, arrive le soir, transi de froid, dans une hôtellerie.

Le feu est entouré de voyageurs qui ne se dérangent pas pour lui faire place.

—Que l'on porte, dit-il, une douzaine d'huîtres à mon cheval !

L'hôtelier, se récriant contre cet ordre, affirme que les chevaux n'aiment pas les huîtres.

—Faites ce que je vous recommande, répond le cavalier.

Tout le monde court à l'écurie. Un instant après, l'hôtelier revient et s'écrie :

—Je vous l'avais bien dit, il n'en veut pas !

—Il faut donc que je les mange,—dit notre rusé voyageur.

Il s'était bien chauffé.

J. D.



" Une mère chrétienne parlait de Jésus-Christ à son petit enfant qui, debout devant elle, écoutait avec avidité les traits si touchants de la vie du Sauveur.

—Oh, maman, dit-il, tout ému, comme j'aurais voulu rester avec le bon Jésus !

—Et qu'aurais-tu fait pour lui, toi, si petit ?

—Pour Jésus, répliqua l'enfant surpris par cette question à laquelle il ne s'attendait pas,... eh bien, dit-il naïvement, après un moment de réflexion :

—J'aurais fait ses commissions ! "





HÉ ! LES BEAUX MILITAIRES ! . .

HÉ! LES BEAUX MILITAIRES!...

En ces temps troublés où un rien peut mettre toute l'Europe à feu et à sang, dans le cas bien entendu où la comète de Fable se tromperait de route et daignait ne pas réduire en poudre notre pauvre machine ronde, n'est-il pas tout naturel de voir l'uniforme—oh! ce magique uniforme!—avoir un regain de popularité?

Voyez, même en notre paisible et bonne ville de Montréal, ouverte à tous les vents et à toutes les surprises: vous n'entendez parler que de fusils, de canons, vous croisez à chaque instant des soldats... improvisés, je le veux bien; complètement inoffensifs, je vous le concède encore.....

Mais quand nous voyons nos enfants eux-mêmes flamberge au vent, drapeau déployé,

tambours et trompettes en tête, marchant crânement à l'assaut... du Champ-de-Mars, nous dépouillons toute crainte, nous nous rions des noctambules ennemis de la société, de l'Etat, parce que nous nous reposons sur nos futurs guerriers, nous nous appuyons sur l'espoir de la Patrie, encore que cet espoir ne soit qu'imberbe, ne soit qu'en herbe.

Eh! les beaux militaires!...

FIRMIN PICARD.



Mademoiselle Juliette

Sait-on qu'il y a des petites filles orgueilleuses ? Je regrette de le dire : j'en connais plus d'une ; et cette pauvre Juliette vient de recevoir une si pénible leçon, qu'elle se corrigera, j'en suis sûre.

Eh bien, mademoiselle Juliette n'aime pas à porter les paquets. Ce n'est guère malin pourtant, un ou deux petits paquets entre les mains, quand on accompagne sa maman surtout ; mais non ! ce n'est pas digne pour une fillette de dix ans ! Et la charmante Rose, sa sœur se voit sans cesse à la peine.

Hier encore, la généreuse enfant avait déjà son petit panier tout plein de menus objets, sa mère dit :

— Voici encore un petit paquet qui m'embarrasse beaucoup ; c'est un objet que j'ai acheté l'autre jour et la marchande me l'a remis tout à l'heure, quand nous étions dans son magasin. Quelle est celle de vous qui me le portera ?

Juliette fait semblant de ne pas entendre et Rose s'empare vivement du paquet. En arrivant, elle veut le remettre à sa mère, mais celle-ci répond :

— Garde-le, chère petite ; tu as toujours la peine, tu peux bien une fois avoir le profit.

Et devinez...

C'était une magnifique poupée !

Juliette en pleura de dépit.

Le Cerf

Jean et Lala étaient depuis plusieurs instants arrêtés en face d'une gravure représentant un cerf. Que pouvait être cet animal aux jambes si grêles, aux cornes si étrangement rameuses ?

Mais Jean savait lire, un peu mieux peut-être que sa jeune compagne, et voici ce qu'il trouva au verso de cette page intrigante :

"Le cerf est un des plus beaux habitants des forêts d'Europe. Sa hauteur, du sol au sommet de la tête, est près de deux mètres, quand il a atteint toute sa croissance. Son pelage est d'un brun fauve. Sa tête est ornée de cornes rameuses, rondes et un peu rugueuses que l'on nomme bois. Ces bois tombent tous les ans ; à cette époque le cerf se cache au plus épais des fourrés, comme honteux d'être privé de cet ornement. Le cerf court avec une grande vitesse, la tête renversée en arrière, ses bois couchés sur le dos, et franchit des obstacles d'une prodigieuse hauteur.

La chasse du cerf se fait ordinairement à cheval et à l'aide de chiens. On le poursuit jusqu'à l'épuisement de ses forces ; quelquefois cette chasse dure une journée entière. Lorsqu'il se voit atteint par la meute acharnée après lui, le cerf lui fait hardiment tête et se défend avec ses bois jusqu'à ce qu'il tombe étranglé par les chiens, ou bien sous le couteau ou la balle du chasseur.

La femelle du cerf appelée biche, n'a point de bois ; on donne à son petit le nom de faon."

Les Ecoliers Punis

Un jeudi soir, six écoliers (ce n'étaient pas les meilleurs) jouaient au bas d'un village. La partie achevée, ils se mettent à courir à travers les champs et trouvent une colonie d'abeilles errantes, logées dans le tronc d'un vieux noyer.

Tuer les abeilles, s'emparer du miel fut leur première pensée. Mais, se dirent-ils: "Comment faire pour éviter l'aiguillon de ces méchantes bêtes."

"Une idée! dit l'un, mettons-y le feu"—Oui, oui mettons-y le feu, reprirent les autres: voilà le vrai moyen de nous emparer du miel sans danger."

Aussitôt ils vont chercher des herbes sèches, du bois mort, de la paille et amassent le tout au pied de l'arbre.

Les plus grands, déjà fumeurs sans doute, ne manquaient pas d'allumettes: on se hâte d'y mettre le feu. Bientôt une noire fumée s'élève, les flammes pétillent et montent rapidement.

Nos héros, prudemment retirés à l'écart, jouissaient du spectacle et s'applaudissaient de leur œuvre, attendant le moment de saisir sans danger les doux gâteaux. Les abeilles, asphixiées ou brûlées, eurent bientôt disparu; mais le feu ne s'éteignit pas si vite: l'intérieur de

l'arbre, sec comme de l'amadou, s'enflamma peu à peu, devint tout en feu, et le feu se communiqua aux branches. Les garnements ne riaient plus. Pour comble de malheur, auprès du noyer se trouvait une meule de gerbes ; une seule étincelle pouvait l'enflammer. Que faire ? N'osant avertir le propriétaire, ils se sauvent ! Le propriétaire arrive par hasard en ce moment ; il aperçoit le noyer, il accourt. Il fut obligé de rester là toute la nuit pour préserver la meule de gerbes.

Informations prises, il connut les coupables. Les parents durent payer pour indemniser le propriétaire.

Une mauvaise action a tôt ou tard son châtiment, ne l'oublions pas.

E. R.



Sages Conseils

AUX JEUNES STÉNOGRAPHES DES DEUX SEXES.

LES CADEAUX QUI COUTENT CHER

Les gentils enfants qui ont suivi jusqu'ici avec tant d'intérêt les récits qu'on a réunis, nous sauront gré de reproduire, pour les égayer encore, cette histoire si connue pourtant.

" Un paysan apporte une poule à son curé. Le curé l'invite à sa table. Huit jours après, c'est un autre paysan qui se présente à la cure, mais cette fois les mains vides.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

— Monsieur le curé, je suis le frère de l'homme qui vous a apporté une poule.

— Asseyez-vous.

Il en arriva ainsi toute une kyrielle : des cousins, des voisins, etc., qui venaient chaque jour manger la soupe au presbytère, si bien qu'à la fin le curé, impatienté, fit servir par sa bonne au dernier visiteur, qui n'était autre " qu'un parent du cousin du neveu du beau-frère de l'homme à la poule," une large écuelle d'eau chaude. Il fit la grimace.

— Qu'est-ce ? dit-il à la bonne.

— C'est le parent du cousin du neveu du beau-frère du frère du bouillon de la poule."



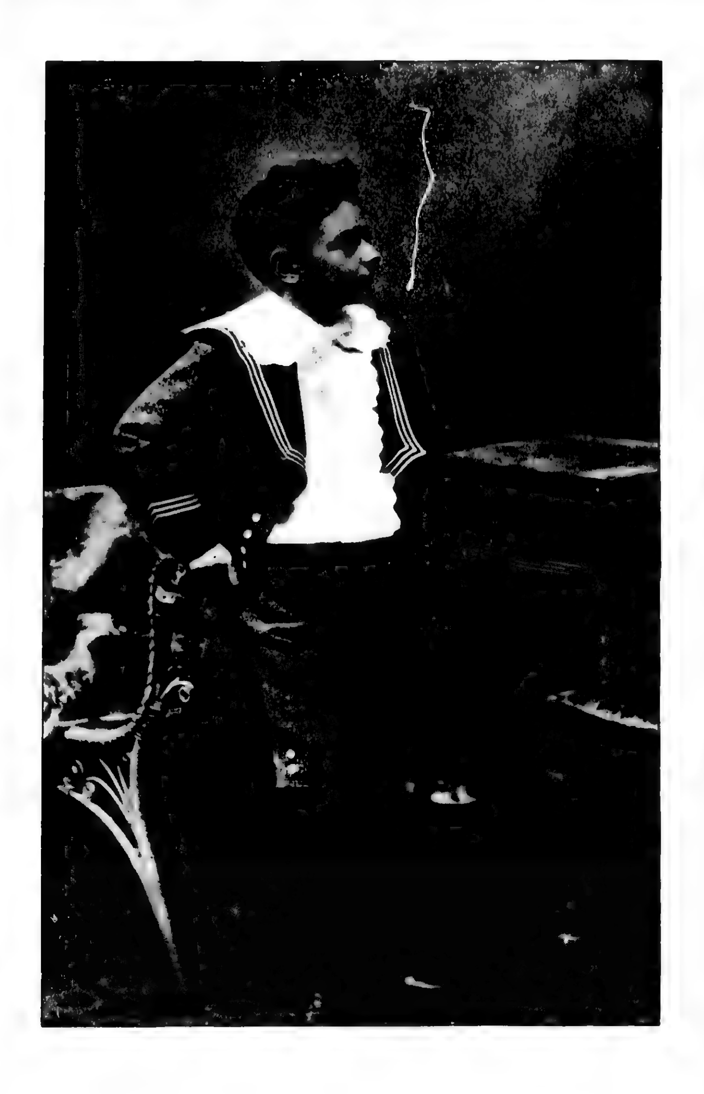


Chapeaux bas !

Ce sont les graves écoliers, les futurs philosophes qui passent . . . .







O vous, enfant, qui serez appelé un jour à défendre et votre religion et votre patrie, souvenez-vous qu'on meurt pour la croix du Sauveur ! qu'on meurt pour son drapeau !—mais que ni l'un ni l'autre, on ne les renie jamais ! . .

La Croix

Un soldat vendéen fait prisonnier par les ennemis de son pays est amené près d'une croix. Là, ses persécuteurs lui disent :

— Tu as été pris les armes à la main, ton arrêt de mort est prononcé. Voici la chaumière où tu es né, ton père vit encore ; tu vivras aussi si tu veux obéir.

Le jeune homme regarde sa cabane, il pleure :

— Que faut-il faire pour vivre ? — dit-il.

— Prends cette hache et abats cette croix...

Le vendéen prend la hache ; ses compagnons d'infortune détour nent la tête ; ils pensent que le malheureux va abjurer son Dieu. Mais brandissant la hache dont ils venaient d'armer ses mains, le soldat s'élance sur le piédestal de la croix, lève son arme et s'écrie d'une voix retentissante :

— Mort à celui qui profanera la croix de Jésus-Christ ! Je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir !

Il brandit sa hache ; une force mystérieuse semblait l'animer. Il parvient à éloigner les sacriléges qui, honteux d'être arrêtés par un seul homme, fondent ensuite sur le vaillant chrétien. Ils le

couchent sur le piédestal, et lui tenant la baïonnette sur le cœur, ils lui disent :

— Abats ce signe de ta superstition, et tu vivras !

—C'est le signe de ma rédemption ! — s'écria le vendéen.

Et par un dernier effort, ses bras se rattachèrent à l'arbre du salut.

Il reçut le coup de la mort et la palme du martyre.





Qui sommes-nous ?



Melle Lili a été première en histoire naturelle.

—Et qu'est-ce qu'on t'a demandé ?

—On m'a demandé combien les chats ont de pattes, et j'ai répondu : trois.

—Trois ? Et tu as été la première ?

—Dame . . . Les autres avaient répondu : deux !

" O vous que votre âge défend,
Riez ! tout vous caresse encore.
Jouez ! chantez ! soyez l'enfant !
Soyez la fleur ! soyez l'aurore ! "



Monsieur Jules

HISTOIRE QUE LES PETITS GARÇONS NE DOIVENT PAS LIRE

Approchez, mes petites amies, fillettes aux têtes blondes et brunes, approchez.

Je vais vous raconter l'aventure arrivée à un petit garçon qui . . . ressemble à tous les autres petits garçons, d'ailleurs.

On vous a souvent dit, n'est-ce pas, que rien n'est aussi indiscret qu'une petite fille, qu'elle est curieuse à l'excès toujours, — et que la curiosité est un bien vilain défaut.

Or, il est vrai que la curiosité est un défaut laid, laid à faire peur ! Mais, sur ce chapitre de la curiosité — beaucoup de petits garçons sont petites filles ! — et je le prouve.

Voici Jules : il n'a pas voulu me donner son portrait; cependant, je vous le présente comme le parfait modèle de l'indiscrétion la plus éhontée.

Maintenant surtout qu'il sait lire ! Il est d'un insupportable ! . . .

Il ouvre toutes les choses de papa et de maman, lit leurs papiers, bouleverse leurs tiroirs et les questionne sans repos!

Et ce ne serait rien pourtant encore s'il n'avait la honteuse habitude d'écouter aux portes.

Oui, " écouter aux portes ! " j'ai bien dit : est-ce concevable ? . . .

Eh bien ! voyez-le à l'œuvre :

Grand'maman est là avec la mère de Jules, dans la pièce voisine, depuis un quart d'heure environ.

Que peuvent-elles se dire ?

Voilà ce que notre petit indiscret se demande et ce qu'il veut savoir.

Il met l'oreille à la serrure. . .

Savez-vous ce qu'il entend ?

" Je serai heureuse de t'avoir quelques jours auprès de moi, — disait grand'maman, — mais de grace, ne m'emmène pas Jules, cette fois ! Cet enfant me fait trop souffrir avec sa curiosité continuelle, ses indiscrétions de tous les instants. Il voit tout, touche à tout et nous talonne sans cesse."

NAIVETÉ

" Une charmante enfant disait à sa mère :

— Comment Dieu a-t-il peint les fleurs que nous voyons dans les jardins et dans les prairies ? où donc a-t-il pris des couleurs ?

— Dieu a souri et les fleurs sont venues.

— Dieu a donc tout fait ?

— Oui, mon enfant, l'air, la terre, le feu, l'eau, enfin tout ce que nous apercevons, et mille et mille autres choses qui sont cachées à nos regards.

— Et toi, mère, est-ce qu'il t'a faite aussi ?

— Sans doute, et cela te surprend ?

— Oh ! oui ; cela devait être difficile de faire une maman aussi bonne que toi ?

Et, en effet, est-il rien de comparable à la bonté, à l'amour d'une mère pour son enfant ? "

